

UN
PALAIS
DE CENDRES
ET DE
RUINES

SARAH J. MAAS

La Martinière j.

Un palais
de cendres
et de ruines

Sarah J. Maas

Un palais de cendres et de ruines

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne-Judith Descombey

La Martinière **j.**
FICTION

Du même auteur, aux éditions de la Martinière Jeunesse

Keleana, tome 1 – L'Assassineuse

2013

Keleana, tome 2 – La Reine sans couronne

2014

Keleana, tome 3 – L'Héritière du feu

2015

Un palais d'épines et de roses

2017

Un palais de colère et de brume

2018

Un palais de glace et de lumière

2019

Illustration de couverture : © Adrian Dadich

Édition originale publiée sous le titre *A Court of Wings And Ruin*
par Bloomsbury Publishing, Inc., New York

© 2017, Sarah J. Maas

Carte © 2017, Kelly de Groot

Tous droits réservés.

Pour la traduction française :

© 2019, Éditions de La Martinière Jeunesse,
une marque de La Martinière Groupe, Paris.

ISBN : 978-2-7324-8883-7

www.lamartinierejeunesse.fr

www.lamartinieregroupe.com

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse.

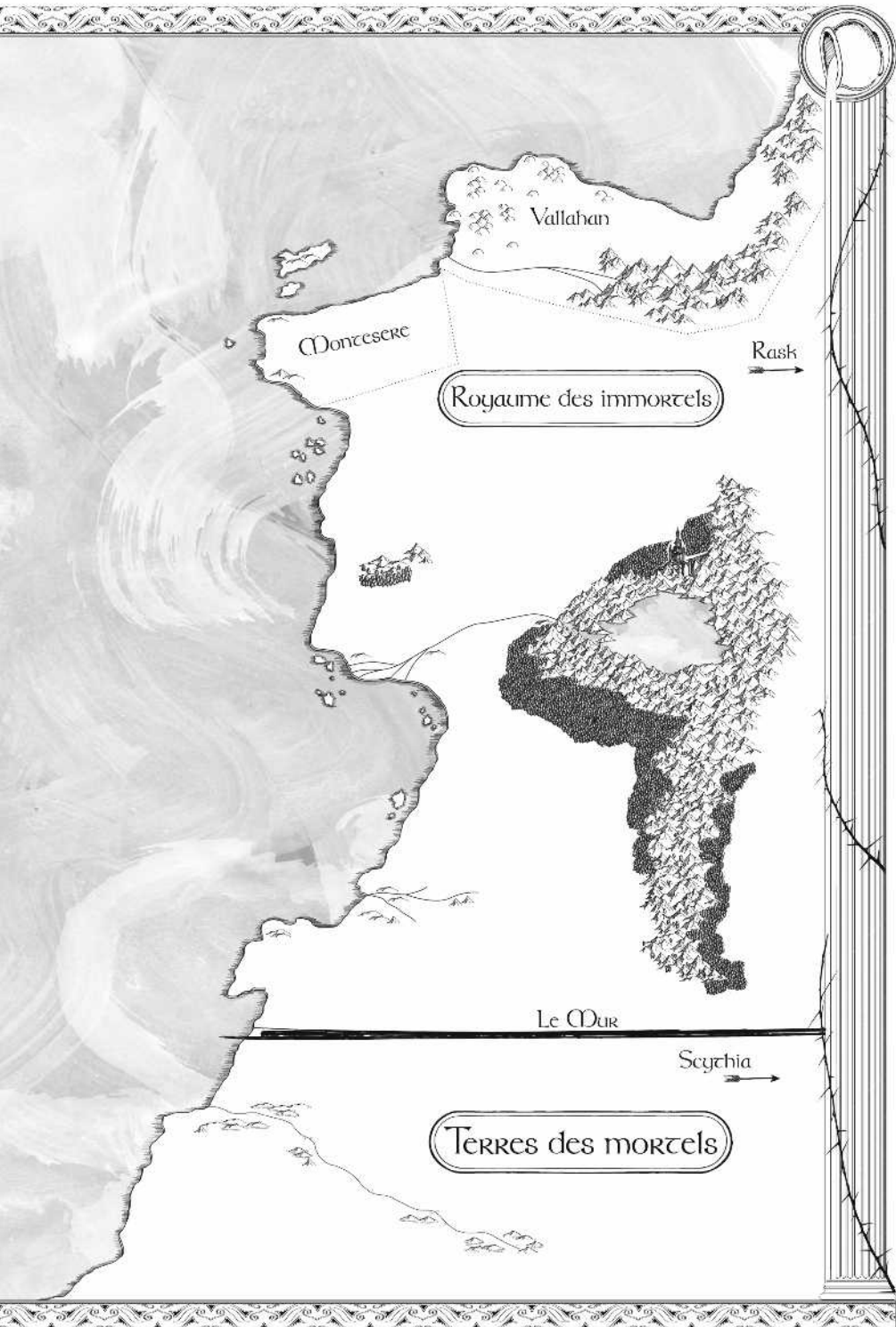
*Pour Josh et Annie,
tout cela vous est offert*

Prythian



Hyöbern

TERRES des MORTELS



Vallahan

Montesere

Royaume des immortels

Rask

Le Cdur

Scyghia

TERRES des MORTELS

Rhysand

Deux ans avant le mur

Le bourdonnement des mouches et les hurlements des survivants avaient depuis longtemps succédé au martèlement des tambours de guerre.

Le champ de massacre n'était plus qu'un enchevêtrement de corps de mortels et d'immortels où, de loin en loin, une aile brisée ou la masse d'un cheval abattu se détachaient sur le ciel gris.

Avec la chaleur que l'épaisse couche de nuages ne pouvait atténuer, l'odeur deviendrait bientôt intolérable. Des mouches rampaient déjà sur des yeux fixes levés vers le ciel, sans faire de différence entre de la chair de mortel ou d'immortel.

Je me frayai un chemin à travers la plaine autrefois couverte d'herbe parmi les bannières à demi enfouies dans la boue et le sang. Je devais rassembler toutes les forces qui me restaient pour ne pas laisser traîner mes ailes sur les cadavres et les armures à terre. J'avais épuisé mon pouvoir longtemps avant la fin du carnage.

Comme les mortels à mes côtés, j'avais passé les dernières heures à combattre à l'épée, avec mes poings et sans jamais relâcher ma concentration. Nous avons tenu bon face aux légions de Ravennia. Nous avons tenu bon d'heure en heure, comme mon père m'en avait donné l'ordre et comme mon devoir l'exigeait.

Le plus bref instant de faiblesse aurait porté le coup de grâce à notre résistance déjà vacillante.

La forteresse qui s'élevait dans mon dos était trop précieuse pour être abandonnée aux loyalistes, en raison de sa position au cœur du continent et surtout des réserves qu'elle renfermait. Sans compter les forges sur son flanc occidental, brûlant jour et nuit au service de nos armées.

La fumée de ces forges se mêlait à celle des bûchers funéraires qu'on allumait derrière moi tandis que je poursuivais mon chemin en scrutant les visages des morts. Je notai d'envoyer ceux de mes soldats qui en auraient encore la force ramasser les armes de ceux qui étaient tombés. Nous en avions un besoin trop vital pour nous soucier d'un code d'honneur dont nos adversaires se moquaient complètement.

Quel calme... quel calme sur ce champ de bataille après le chaos et le massacre qui avaient pris fin plusieurs heures auparavant... L'armée des loyalistes avait préféré le retrait à la défaite, livrant ses morts aux corbeaux.

Je contournai le cadavre d'un hongre bai, une bête splendide aux yeux encore agrandis de terreur dont le flanc saignant était couvert de mouches. Son cavalier gisait sous lui, presque décapité, mais non par une épée : ces profonds sillons étaient la marque de griffes.

La victoire serait ardue. Ces royaumes et ces territoires avides d'esclaves humains lutteraient jusqu'à l'épuisement de leurs forces. Et même s'ils étaient vaincus... nous avions appris à nos dépens et très tôt qu'ils n'avaient aucun respect ni pour les rites ni pour les règles de la guerre et aucune pitié pour les immortels alliés aux mortels... Ils nous écraseraient comme de la vermine.

Je chassai une mouche bourdonnant près de mon oreille d'une main couverte de sang séché, un sang qui était le mien mêlé à celui d'autres guerriers.

J'avais toujours imaginé la mort comme un paisible retour au foyer, une berceuse douce et triste qui m'accompagnerait dans l'au-delà.

Je foulai le mât d'un porte-étendard des loyalistes, maculant de boue le sanglier aux défenses saillantes brodé sur la bannière émeraude.

Je me demandai si, au lieu d'une douce chanson, la berceuse de la mort n'était pas plutôt le vrombissement des mouches, si les mouches et les vers n'étaient pas les serviteurs de la mort.

Le champ de bataille s'étendait jusqu'à l'horizon dans toutes les directions, sauf celle du fort derrière moi.

Pendant trois jours, les nôtres avaient tenu tête à l'ennemi, ils avaient combattu et péri dans ce paysage.

Mais nous avions tenu bon. J'avais sans cesse rallié nos troupes et contenu les loyalistes, même le deuxième jour, quand leurs renforts avaient tenté d'enfoncer notre flanc droit, le plus vulnérable.

J'avais usé de mon pouvoir jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que de la fumée dans mes veines. Puis je m'étais battu en Illyrien, maniant épée, bouclier, tout ce qui pouvait repousser les hordes ennemies.

Une aile d'Illyrien à demi déchiquetée émergeait d'un tas de cadavres de Grands Fae comme s'il avait fallu pas moins de six immortels pour abattre ce guerrier. Comme s'il les avait tous emportés dans l'au-delà.

Je sentais les battements de mon cœur résonner dans tout mon corps meurtri alors que je soulevais et rejetais les cadavres empilés.

À l'aube du troisième et dernier jour, les renforts envoyés par mon père après mon appel à l'aide étaient enfin arrivés. Perdu dans la mêlée, j'avais seulement repéré parmi eux un escadron illyrien, car nombre de ses guerriers arboraient des siphons.

Ces renforts nous avaient sauvés en inversant le rapport de forces sur le champ de bataille. Mais au cours des heures qui avaient suivi, je n'avais reconnu aucun des miens parmi les survivants. J'ignorais même si Cassian ou Azriel avaient combattu dans nos rangs.

Probablement pas Azriel, que mon père gardait auprès de lui comme maître espion, mais Cassian... Il avait peut-être été

réaffecté ailleurs. Je savais mon père capable de l'envoyer dans l'une des légions les plus exposées pour qu'il se fasse massacrer.

Je plongeai mes doigts endoloris et saignants au milieu des armures aux arêtes tranchantes et des chairs rigides et visqueuses pour écarter les cadavres entassés sur l'Illyrien.

Des cheveux bruns, une peau dorée... comme ceux de Cassian.

Mais ce n'était pas le visage mort de Cassian qui regardait fixement le ciel.

Je poussai un soupir de soulagement, les poumons encore irrités par mes hurlements guerriers, les lèvres sèches et gercées. J'étais assoiffé. Mais à quelques pas de moi, d'autres ailes illyriennes émergeaient d'un amas de cadavres.

Je me dirigeai vers elles en trébuchant et redressai le cou tordu pour examiner le visage dissimulé sous un simple casque. Ce n'était pas lui.

Je m'éloignai vers un autre Illyrien, puis un autre, et encore un autre. Certains m'étaient familiers, d'autres non. Le champ de mort s'étendait à perte de vue sous le ciel, tel un royaume de cadavres en décomposition.

Et je cherchais toujours.

PREMIÈRE PARTIE

PRINCESSE
DE LA POURRITURE

Chapitre premier

Feyre

Ce tableau était un mensonge.

Un joli mensonge aux couleurs vives, un jaillissement de fleurs rose pâle et de chauds rayons de soleil.

J'avais commencé la veille cette étude de la roseraie vue des fenêtres ouvertes de mon atelier. À travers son fouillis d'épines et de feuilles satinées, on distinguait le vert plus intense des collines qui s'étendaient à perte de vue.

Éternel et implacable printemps...

Si j'avais peint ce tableau sans tricher, ç'aurait été une vision cauchemardesque d'épines lacérant des chairs, de fleurs voraces qui, interceptant toute lumière, tuaient les plantes plus petites, et de collines maculées de sang.

Mais chaque coup de pinceau sur la grande toile était calculé, chaque tache, chaque volute et chaque fondu de couleurs avait pour but de dépendre une atmosphère sereine, douce et empreinte de soulagement, comme si je me remettais enfin des horreurs que je laissais entrevoir.

Au cours des semaines précédentes, j'avais composé le rôle que je jouais avec autant de soin que mes tableaux. Si j'avais voulu apparaître telle que je le désirais, j'aurais eu des serres pour lacérer des chairs, des mains capables d'étrangler les étrangers parmi

lesquels je vivais, et les couloirs dorés de ce palais auraient été teints en rouge après mon passage.

Mais le moment n'était pas encore venu.

Pas encore, me répétais-je à chaque coup de pinceau. Une vengeance précipitée ne me serait d'aucun secours et ne ferait rien de plus qu'assouvir la rage qui me consumait.

Mais dès que je parlais avec eux, j'entendais les sanglots d'Elain quand on l'avait plongée dans le Chaudron. Dès que je les regardais, je voyais Nesta pointer un doigt vengeur vers le roi d'Hybern.

Dès que je les flairais, je sentais l'odeur entêtante du sang de Cassian coulant sur les dalles noires du château d'Hybern.

Le pinceau se brisa entre mes doigts.

J'avais rompu son manche en bois pâle.

Étouffant un juron, je regardai les fenêtres et les portes. Le palais fourmillant d'yeux inquisiteurs, je ne pouvais jeter ces débris dans la corbeille.

Je déployai mon esprit comme un filet autour de moi, à l'affût de témoins et d'espions, sans en trouver.

Je tendis les bras, une moitié de pinceau dans chaque main.

L'espace d'un instant, je m'autorisai à regarder par-delà l'illusion dissimulant le tatouage de ma main et de mon avant-bras droits, ce tatouage qui était l'empreinte de mon âme et l'insigne de ma fonction.

La Grande Dame de la Cour de la Nuit...

Il suffit d'un ordre à peine formulé pour enflammer le pinceau, qui se consuma sans me brûler. Quand il n'en resta que des cendres, je fis souffler un vent qui les emporta par la fenêtre ouverte. J'invitai ensuite une brise venue du jardin à dissiper le reste de fumée et à saturer la pièce de l'odeur étouffante des roses.

Peut-être qu'une fois ma mission accomplie je ferais brûler ce palais, en commençant par ces fleurs.

Mais je sentis à l'arrière-plan de mon esprit que deux êtres vivants approchaient. Je saisis un nouveau pinceau, le trempai dans la volute de peinture la plus proche et ramenai les filets

invisibles que j'avais lancés autour de la pièce pour m'alerter de l'arrivée d'intrus.

Je travaillais sur un effet de lumière, un rayon de soleil éclairant par transparence les veines délicates d'un pétale de rose, quand la porte de l'atelier s'ouvrit.

Je feignis d'être absorbée par ma tâche, en voûtant légèrement les épaules et en inclinant la tête sur le côté, puis en jetant un regard par-dessus mon épaule comme si je devais m'arracher à mon travail.

Mais l'effort le plus pénible fut le sourire que j'imposai à ma bouche et surtout à mes yeux – la marque d'un franc sourire. Je m'y étais entraînée pendant des heures devant mon miroir.

Mes yeux se plissèrent donc dans le sourire timide mais heureux que j'adressai à Tamlin.

Et à Lucien.

– Désolé de te déranger, déclara Tamlin en scrutant mon visage. Mais j'ai pensé que tu voudrais avoir le temps de te préparer pour la réunion.

Je déglutis et abaissai mon pinceau, redevenue la jeune fille nerveuse et timide que j'étais longtemps auparavant.

– Est-ce que... tu en as parlé avec Ianthe ? Va-t-elle vraiment venir ? demandai-je.

Ianthe était la Grande Prêtresse qui avait livré mes sœurs au roi d'Hybern, qui nous avait tous trahis pour lui.

Et si les nouvelles brèves et plutôt confuses que Rhys m'avait envoyées par notre lien d'amour m'avaient un peu rassurée, Ianthe n'en était pas moins responsable de ce qui s'était passé plusieurs semaines auparavant.

Ce fut Lucien qui me répondit en examinant mon tableau comme s'il était une preuve de ce qu'il recherchait.

– Oui, dit-il. Elle... avait ses raisons et elle est prête à vous les expliquer.

Ianthe soumettait tous les mâles qui lui plaisaient à sa volonté, et elle avait essayé de prendre Rhys et Lucien dans ses filets.

Je me demandais ce que Lucien pensait de cela et de l'amitié d'Ianthe et d'Hybern, qui avait été lourde de conséquences pour son âme sœur... Elain.

Nous n'avions parlé d'elle qu'une fois, le lendemain de mon retour.

Malgré les insinuations de Jurian sur le sort que Rhysand fera subir à mes sœurs, lui avais-je dit, malgré la réputation de la Cour de la Nuit, je sais qu'il ne leur fera pas de mal. Pas ainsi, pas pour l'instant du moins. Rhysand peut déployer bien plus d'imagination pour leur nuire.

Lucien semblait en douter. Mais j'avais également laissé entendre, tout en arguant de mes trous de mémoire, que Rhysand n'avait pas fait preuve d'autant de délicatesse avec moi.

La facilité avec laquelle Tamlin et Lucien avaient cru à ces contes – leur conviction que Rhysand était capable de contraindre n'importe qui à n'importe quoi – n'avait fait qu'allonger la liste des offenses que je comptais leur faire expier un jour.

Je reposai le pinceau et ôtai avec soin mon tablier taché de peinture.

– Je vais me changer, murmurai-je en rejetant ma tresse lâche par-dessus mon épaule.

Tamlin acquiesça en suivant du regard chacun de mes mouvements alors que je m'approchais d'eux.

– Cette peinture est magnifique, dit-il.

– Elle est loin d'être finie, déclarai-je, reprenant le rôle de celle qui avait toujours dédaigné les éloges et préféré passer inaperçue. Elle émerge à peine du chaos.

C'était en réalité mon tableau le plus réussi, même si j'étais la seule à voir qu'il n'avait pas d'âme.

– Comme nous, observa Tamlin avec un sourire mal assuré.

Réprimant mon envie de lever les yeux au ciel, je lui rendis son sourire et caressai son épaule en passant devant lui.

Je ressortis de ma chambre dix minutes plus tard environ. Il m'avait fallu deux jours pour cesser de me rendre par réflexe à l'ancienne chambre, pour tourner à droite et non à gauche en haut de l'escalier. Mais il ne restait plus rien dans cette pièce.

À Cat Onder : Travailler avec toi a été un privilège et une joie sans mesure. Merci pour ta créativité, ton attention et ton discernement d'éditeur, et pour toutes ces années d'amitié.

À toute la géniale équipe de Bloomsbury à travers le monde :

Cindy Loh, Cristina Gilbert, Kathleen Farrar, Nigel Newton, Rebecca McNally, Sonia Palmisano, Emma Hopkin, Ian Lamb, Emma Bradshaw, Lizzy Mason, Courtney Griffin, Erica Barmash, Emily Ritter, Grace Whooley, Eshani Agrawal, Emily Klopfer, Alice Grigg, Elise Burns, Jenny Collins, Beth Eller, Kerry Johnson, Kelly de Groot, Ashley Poston, Lucy Mackay-Sim, Hali Baumstein, Melissa Kavonic, Diane Aronson, Linda Minton, Christine Ma, Donna Mark, John Candell, Nicholas Church et toute l'équipe des droits étrangers qui ont travaillé si dur pour faire de ces livres une réalité : Vous êtes la meilleure équipe d'édition mondiale de tous les temps.

Jon Cassir et l'équipe de CAA, mes champions et ceux de mes livres.

À Cassie Homer, cette extraordinaire assistante : Merci pour toute l'aide que tu m'as apportée et parce que c'est un plaisir de travailler avec toi !

À mes parents : Merci pour les contes de fées et tout le folklore, pour les aventures dans le monde entier et les petits-déjeuners du week-end avec des bagels et du saumon fumé de chez Murray.

À Linda et Dennis : Vous avez élevé un fils merveilleux et je vous en serai éternellement reconnaissante.

À ma famille : J'ai une chance inouïe de vous avoir tous dans ma vie.

À Roshani Chokshi, Lynette Noni et Jennifer Armentrout, étoiles lumineuses et amies admirables : Merci pour vos précieux commentaires sur ce livre.

À Renee Ahdieh, Steph Brown et Alice Fanchiang : Je vous adore.

À Sasha Alsborg, Vilma Gonzalez, Alexa Santiago, Rachel Domingo, Jessica Reigle, Kelly Grabowski, Jennifer Kelly, Laura

Ashford et Diyana Wan : Merci mille fois, vous êtes extraordinaires.

À la merveilleuse Caitie Flum : Merci d'avoir pris le temps de lire ce livre et de m'avoir donné des conseils inestimables.

À Louise Ang : Merci pour toute ta gentillesse, ta joie si contagieuse et ta stupéfiante générosité.

À Charlie Bowater, qui est non seulement un brillant artiste, mais aussi un être humain magnifique : Merci pour ton art qui m'a émue et inspirée et pour ton travail remarquable sur le livre de coloriage. C'est un honneur de travailler avec toi.

Et enfin, à vous, mes chers lecteurs : Merci du fond du cœur d'avoir accompagné Feyre et moi-même dans ce voyage. Vos lettres si chaleureuses, vos œuvres d'art incroyables, votre musique ravissante et vos brillants déguisements... Je ne saurais exprimer tout ce qu'ils représentent pour moi. C'est une bénédiction d'avoir des lecteurs comme vous et j'ai hâte de vous retrouver dans le monde de Prythian avec le prochain roman.